

David Samuels

1996-2004

Seul
l'amour
peut

Éditions
du sous-
sol

*SEUL
L'AMOUR
PEUT*

Reportages de David Samuels

*LE CŒUR
BRISER
TE*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Mentir à perdre haleine, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Louis Armengaud Wurmser

Seul l'amour peut te briser le cœur

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Louis Armengaud Wurmser,
Johan-Frédéric Hel Guedj et Mikaël Gómez Guthart

David Samuels

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Titre original

Only Love Can Break Your Heart

Ouvrage publié pour la première fois chez The New Press en **2008**

© **1997, 1999, 2000, 2002, 2004, 2005, 2008, 2012, 2014, 2016, 2017** by David Samuels

© Éditions du Seuil, sous la marque
Éditions du sous-sol, **2018**
pour la traduction française

Conception graphique gr20paris

ISBN : **978-2-36468-196-5**

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 136733 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

À mes parents

*I know a wind in purpose strong—
It spins against the way it drives.*

Herman Melville,
The Conflict of Convictions

PARTIE I

1994-2004

LE PAYS DORÉ DES MINI-MOO'S (UNE PRÉFACE)

Lorsque Tom Wolfe affirmait que les journalistes étaient les romanciers américains d'aujourd'hui, il rêvait peut-être secrètement d'écrire des romans. Mais le constat qu'il existe quelque chose dans l'essence de la réalité américaine qui résiste au caractère hyper réglementé de la fiction était vrai, est vrai, l'a d'ailleurs toujours été et continuera probablement à l'être, conformément aux lois immuables de la nature régissant le mouvement des étoiles et la courbure de notre planète. Les Américains, individuellement ou en groupes, quelle que soit la taille de ces groupes, ont envoyé des hommes sur la Lune, inventé un vaccin contre la polio, réécrit le passé et une grande partie du présent, et ont tenté de façonner des pans entiers du monde à notre image. Walt Whitman était journaliste. Hawthorne était journaliste. Edgar Allan Poe était journaliste, même si la quasi-totalité de ses écrits n'était que pure invention. Herman Melville a écrit *Moby Dick*, tout à la fois roman, longue variation sur la philosophie et mise en pratique du reportage fondé sur des faits; un texte écrit par un homme ayant fait ses débuts en inventant le récit de sa vie sur une île polynésienne et qui termina poète. Ernest Hemingway était journaliste. Saul Bellow aussi. La plupart des grands écrivains américains des temps modernes se sont essayés au moins une fois à l'écriture d'un article pour financer des vacances en Corse ou sur les îles Galápagos. Mais ce n'est pas mon sujet.

Le moindre amateur de cet art hybride qu'est la littérature de presse sait pertinemment que les grands magazines américains sont agonisants sinon morts. Comme le raconteront

Le pays doré des Mini-Moo's

les futurs historiens de la blogosphère, le basculement s'est opéré au tournant du siècle dernier. Les écrivains ont bien évidemment continué à écrire. Ils écrivaient des mémoires, des romans et des traités savants. Ils écrivaient des polars et signaient des tribunes. Les magazines qui autrefois ne juraient que par l'opposition frontale entre style littéraire et subjectivité – ce que je considérais comme un assaut humain déchaîné contre les rives éloignées de la réalité – perdirent leurs lecteurs au profit d'autres formes artistiques comme les séries télévisées qui tentaient de faire le lien entre le storytelling traditionnel, l'esthétique littéraire et la nature protéiforme et hallucinante d'une expérience empirique dans un espace-temps habité par des inventeurs idéalistes, des péquenauds, des gros bras, des rappeurs gangsta, des rock stars et autres spécimens. On peine à croire que les magazines qui demandent à des femmes et des hommes de lettres de dresser la chronique de la scène américaine, comme *Harper's Magazine* et le *New Yorker*, *Esquire*, l'*Atlantic Monthly*, et même le *New York Times Magazine*, étaient jadis des entreprises florissantes reposant sur des abonnements payants. Aujourd'hui, tous ces magazines ne doivent leur survie qu'à la générosité de riches individus ou de chefs d'entreprise heureux de couvrir les pertes d'écrivains et d'éditeurs complètement déconnectés de leur lectorat. Ajoutez à cela les contraintes juridiques imposées par de grands groupes et leurs armées d'avocats et vous obtenez une situation de plus en plus intenable pour des travailleurs indépendants comme moi.

Les magazines que les gens lisent vraiment, comme *US Weekly*, ou les magazines de mode et de *lifestyle* publiés par les indéboullonnables têtes pensantes du groupe de presse Condé Nast, n'ont rien à voir avec les magazines de l'ancien monde, pourtant pas si ancien que cela. C'est même le fruit de gens talentueux qui travaillent dans des bureaux chic, mangent dans des cafétérias design et rentrent chez eux en limousine – aux frais de la princesse –, à Manhattan ou à Park Slope. Leur travail consiste à formater un produit selon les diktats imposés par les annonceurs – en gros,

Le pays doré des Mini-Moo's

sur des sujets d'intérêt éphémère mais général. Le résultat est un univers bling-bling envahi par des photographies de vêtements de marque, de flacons de parfum, de mannequins rachitiques faisant la promotion de cigarettes, de grosses voitures et de jets privés. Le professionnalisme que ce genre d'environnement privilégié n'a pas à rougir. Mais cela n'a rien à voir avec la littérature.

Je ne voudrais pas paraître ingrat, mais en fait, je le suis. Être ingrat est la première règle à respecter quand on veut écrire pour les magazines. Deuxième règle : être capable d'émettre un jugement rapide sur des gens et des lieux que l'on connaît à peine. Et troisième règle : ne jamais, en aucun cas, dépasser la date butoir. Il est également de notoriété publique que les meilleurs reporters accèdent à la maturité au moins une dizaine d'années après avoir quitté la fac. Avant la fin de la trentaine, il est recommandé de se mettre en quête d'un boulot qui rapporte, de fonder une famille et de quitter New York. Les écrivains de presse de plus de 50 ans sont un miracle de la nature, ou ont d'autres sources de revenus, ou sont à moitié dingues, ressassant des fables qu'ils ne parviennent jamais à faire publier et qui traitent de secrets gouvernementaux faisant partie d'une conspiration plus globale. Mon conseil pour de jeunes auteurs désireux d'écrire dans la presse : restez à la maison et vivez aux crochets de vos parents. Faites un beau mariage. Allez vous terrer un mois dans un Holiday Inn miteux et, les deux mois suivants, essayez de tirer quelque chose de cohérent des gribouillis couchés sur vos cahiers de notes. Vous comprendrez alors que mon conseil n'était pas si stupide et que vous auriez peut-être dû devenir expert-comptable comme votre oncle Maury.

Le problème que pose la configuration actuelle ne réside pas tant dans la générosité de ces individus riches sponsorisant les publications américaines déficitaires que dans le fait que ces entreprises continuent de perdre de l'argent, et qu'elles sont donc complètement détachées de la réalité. Il n'y a rien de mal à dire, je l'espère, que les millionnaires n'ont absolument rien en commun avec la plupart des Américains.

Le pays doré des Mini-Moo's

Les habitants de ce pays merveilleux qu'est la littérature sont préoccupés par des sujets très importants, par exemple les couples de lesbiennes élevant des enfants métis conçus par insémination artificielle, ou les écoliers fréquentant les établissements privés de l'Upper East Side et dégustant des oursins et des gambas lors de cours pensés pour épanouir leur délicat palais. Mais assez de tout ça.

Au cours des deux décennies capturées dans ces pages – jouant à la marelle d'un État à l'autre des États-Unis, de l'année bénie marquée par la campagne de réélection de Bill Clinton jusqu'à la veille de l'obscur et déconcertante accession au pouvoir de Donald Trump –, j'ai perdu cinq petites amies, deux équipements stéréo, arrêté de fumer au moins une demi-douzaine de fois pour finalement m'y remettre, et j'ai été expulsé ou physiquement déplacé de pas moins de six appartements. J'ai fait la promesse de rester toujours ouvert à l'éventail le plus large d'expériences humaines – les miennes et celles des gens sur lesquels j'ai essayé d'écrire. Tous les écrivains que je connais abritent au plus profond d'eux une vérité qui ressurgit dans leurs écrits, et dont la meilleure partie ne peut se lire qu'entre les lignes. Mon histoire est liée à notre don national pour l'aveuglement et à notre capacité de nous construire à partir de rien, ce qui revient à croire en l'avenir.

J'espère que la publication de *Seul l'amour peut te briser le cœur* – qui suit le livre jumeau qu'était *Mentir à perdre haleine* – propagera aussi loin que possible ce en quoi je crois et servira de barrière à l'oubli des valences internes et des possibilités autant que des contradictions croissantes de ce qui apparaît aujourd'hui comme le second âge du jazz. Dans ce rétroviseur, il y eut un intermède enchanté durant lequel l'Amérique produisit quantité de choses parfaites, tandis que le jazz oscillait entre les contradictions libératrices et destructives propres à sa nature. Que ce balancement se soit révélé impossible à maintenir, Barack Obama en administra la preuve, qui s'employa à démanteler les fondations de l'imperium américain non seulement au Moyen-Orient mais dans les cœurs et les esprits de ses concitoyens. Au

Le pays doré des Mini-Moo's

cœur de la politique rationaliste d'Obama, il y avait cette idée – par ailleurs hautement défendable – que l'Amérique n'est pas et ne fut jamais cette nation d'exception qu'elle prétend être.

Le seul peut-être de tous les présidents américains, il voyait l'Amérique comme une nation forte, une superpuissance militaire, la source par excellence des outils technologiques du futur et potentiellement le laboratoire du progrès social, une nation générant quantité de choses bonnes, mais pas comme une civilisation unique, capable de défier les lois de la gravitation politique et culturelle dans un monde globalisé. Sa vision était rationaliste, les éléments spirituels et esthétiques, la “poésie américaine”, étaient secondaires, certains mêmes tenus pour barbares, qui devraient en toutes circonstances être soumis aux impératifs d'une vision historique dont l'arc de tension était l'arc de la justice. Son destin, ou ce qui passe pour tel, était tissé de douceur, mais le ballon s'était vidé de son air avant même qu'il n'éclate. Obama, et sa vision de l'Amérique, aurait pu en bénéficier en ne rejetant pas si allègrement l'idée de l'exceptionnalisme américain.

Qu'a vu l'Amérique dans le miroir Obama et qu'y voit-elle après coup? La réponse est doublement “rien”. Le miroir était cassé. D'abord, il craqua, puis il éclata en un million de morceaux. Le reflet de ce million d'éclats était privé du moindre sens, dépourvu de toute forme.

Que signifie que ce miroir ait été brisé? Il ne s'agit pas là de poésie, non. Cela signifie que les institutions et les hiérarchies de la Presse américaine, qui n'existaient pas aux XVIII^e et XIX^e siècles puis évoluèrent considérablement de 1890 à 1925 jusqu'à constituer ce qui deviendrait le fameux Quatrième Pouvoir, les grands journaux américains comme le *Miami Herald*, le *Des Moines Register* ou le *Chicago Tribune*, avec leurs bataillons de journalistes inféodés à la notion, aussi discutable qu'elle leur faisait obligation, de vérité objective et de relation honnête des faits rapportés – “Juste les faits, ma p'tite dame” –, étaient une part essentielle et galvanisante de la culture démocratique de masse de l'Amérique, que tant de gens autour du monde vinrent à aimer

Le pays doré des Mini-Moo's

et à tenir pour une part d'eux-mêmes, quand d'autres, tout autant, la rejetaient. La Presse américaine servit de miroir aux Princes de la politique, de la finance et de la culture, à Washington, New York, Los Angeles, aussi bien que pour les citoyens ordinaires assistant aux concerts de rock qu'aux courses de chiens, montrant le bas et le haut comme parties d'un même Tout. La Presse fut au plan national un véhicule d'éducation des masses à la démocratie et pour celles-ci une façon d'obliger leurs dirigeants à rendre des comptes, tout en diffusant largement un savoir commun incluant la science, les techniques, le sport, la mode, les arts populaires, et jusqu'aux beaux-arts. Elle fut le lieu où les Américains se reconnaissaient comme tels.

Les grands magazines où j'ai travaillé étaient la couronne au-dessus du miroir. Ils empruntaient à ce qu'il y avait de mieux et de pire dans ce que les Américains découvraient d'eux-mêmes et du monde, et le reflétaient sous une forme littéraire "indigène", propre à tous. Cette fonction de miroir de la Presse américaine n'a été que très partiellement reprise par les médias sociaux, entièrement gouvernés par une esthétique qui n'a rien en commun avec celle des grands magazines comme le *New Yorker* ou *The Atlantic*, qui existent aujourd'hui comme pourvoyeurs de contenus pour Twitter ou Facebook. Les règles du jeu de ces nouveaux médias sont arrêtées par les programmeurs de la Silicon Valley selon les termes des monopolistes de la technologie, des gens formidablement riches qui ont accumulé leur fortune en pulvérisant le miroir de la démocratie.

Leur histoire, un jour, sera dite. Mais où?

Au revoir, et que Dieu vous bénisse – éditeurs, rédacteurs en chef, correcteurs, etc. Je souhaite le meilleur, à vous et vos enfants; que vous puissiez honorer les frais de vos appartements et de vos maisons de campagne, et vos déplacements entre la banlieue de Westchester dans le Connecticut, le New Jersey et l'Hudson Valley. Je vous suis sincèrement reconnaissant du dur labeur qui fut le vôtre et qui transparaît dans ces pages. Mon intention n'était pas de vous blesser. Ni de vous faire pleurer.

Le pays doré des Mini-Moo's

Mes échecs en tant qu'écrivain sont largement connus de tous ceux ayant eu la malchance de recevoir un de mes premiers brouillons effroyablement mauvais. Je suis nul en orthographe et n'ai aucun sens de la concision. Je suis comme un adolescent perdu dans ses rêves dès qu'il s'agit de musiciens américains connus. Lorsque j'ai rencontré David Crosby à San Francisco – il était en train d'inspecter un bout de jade dans une boutique du Fairmont Hotel où il se rend une fois par mois –, je me suis mis à bégayer et à bredouiller jusqu'à ce qu'il pose gentiment sa main sur mon épaule. Car j'ai besoin d'aide pour faire la part des détails significatifs dans le champ trop large de ma perception. Je me suis engueulé avec tous les éditeurs ayant eu la bonté de passer leurs soirées ou leurs week-ends à lisser ou à raccourcir mes textes pour les réduire à une taille publiable. Il y a d'ailleurs plusieurs passages dans ces articles qui me font tressaillir ou grimacer.

Seuls les imbéciles s'acharnent à reproduire leurs erreurs. Je me suis donc octroyé la liberté de réinsérer quelques paragraphes qui avaient été coupés et de retravailler certaines phrases qui avaient été comprimées voire broyées. Grâce à ce travail, que la langue de vipère que je suis condamne autant qu'elle condamne la colorisation des films ou l'usage de la fonction *reset* pour gagner à *Doom*, je peux recommander ces articles comme la quintessence de la production d'un journaliste prêt à faire sept ou huit heures de route pour mener une entrevue que certains de mes meilleurs collègues auraient bouclée en un tour de main au téléphone.

Autour de l'an 2000, lorsque l'excitation des longues nuits à conduire était retombée, je me suis retrouvé dans une maison paumée sur la côte près de New Bedford; je prenais de longs bains, je travaillais sur un roman dont le corps disséqué est toujours enfermé dans un tiroir au pied de mon lit. Je fumais, j'allais au gymnase, je dînais de spaghettis, et je me plongeais dans *L'Autre Côté du monde* de Robert Stone. Un soir, très tard, alors que je lisais la description d'une maison sur la côte du Massachusetts habitée par une femme ayant perdu son mari lors d'une traversée en solitaire

Le pays doré des Mini-Moo's

de l'Atlantique, je me rendis compte avec effroi que la maison que l'auteur décrivait était visible depuis ma fenêtre.

Il est tout simplement ridicule de mettre mon instabilité mentale et ma fragilité sur le dos d'autrui. Être jeune à une époque que la postérité considérera sûrement comme les *Golden Nineties* signifiait vivre un moment historique si doux et onctueux que s'attarder trop longtemps dessus assurerait un coma diabétique. Aux quatre coins du globe, les êtres humains, reliés les uns aux autres par un réseau invisible de nouvelles technologies, tels le téléphone portable et l'e-mail, s'enrichissaient. L'Union soviétique disparaissait. Seules quelques régions troublées ont résisté au chant des sirènes de l'Internet illimité et du dollar tout-puissant. De retour à New York après avoir couvert la guerre des Balkans, assis dans ma cantine de quartier, je me souviens d'avoir été émerveillé par la quantité de petits pots de crème en papier aluminium accompagnant mon café. L'Amérique, dans les années 1990, regorgeait de Mini-Moo's. Et c'était gratuit. En montant dans un taxi, je me rappelle avoir ressenti une peur soudaine en repensant à la violence que j'avais vue en ex-Yougoslavie. J'imaginai que des snipers s'en prendraient à des piétons depuis les toits des immeubles. Les bus exploseraient dans les rues de Manhattan. Je consultai un psychiatre pour calmer mes peurs, fumai quelques joints et sillonnai l'Amérique dans l'espoir d'y rencontrer des gens et des endroits qui correspondraient à cette étrangeté. Je me revois encore à la fin de la décennie, un stylo et un cahier à la main, fumant cigarette sur cigarette, un bandeau sur les yeux, et faisant de mon mieux pour m'entendre avec les autochtones. Mes pensées étaient étranges mais elles m'appartenaient. Ou peut-être pas.

Le naufrage des grands espoirs, c'était l'histoire de nos parents. Les histoires que j'ai partagées avec mes semblables, qui ont grandi dans les années 1970, parlaient de mères et de pères qui travaillaient, craquaient, disparaissaient ou divorçaient. Notre génération s'est livrée à une régression jusqu'à une version de l'enfance où on pouvait enfin se sentir en

Le pays doré des Mini-Moo's

sécurité, parce qu'on était devenu des adultes et qu'on avait quitté le foyer. On mangeait des macaronis au fromage, on se couchait tard, on se défouait et on regardait des conneries à la télévision. Des épisodes de *Branded* avec Chuck Connors, une série qui commençait et finissait toujours de la même manière, et des rediffusions de *Seinfeld*. Le monde extérieur, vu depuis notre salon de Brooklyn, était peuplé de croyants chrétiens qui attendaient le jour où ils seraient attirés vers les cieux par un aspirateur céleste. Le *smart money* a conçu des logiciels pour Microsoft, et tout cela nous était présenté comme une grande aventure religieuse mais qui ne m'a jamais semblé plus excitante ou aventureuse que la vente d'appareils hi-fi.

La révolution qui eut lieu dans l'écriture journalistique durant les années 1990 fut largement le résultat du travail de nombreux éditeurs inspirés chez *Harper's Magazine*, à commencer par son rédacteur en chef, Lewis Lapham, qui a permis à certains d'entre nous de s'exprimer. Son but était de créer un espace pour de jeunes écrivains sans tomber dans les travers de la culture people ou de l'info. L'idée qu'une scène vue à travers le prisme de la sensibilité d'un écrivain disait davantage de choses, était plus réelle et en apprenait plus que les rapports prétendument objectifs des nouvelles fournies par le *New York Times* était une autre révolution qui appartenait à la génération de nos parents. Pourtant, *Harper's Magazine* a encouragé des écrivains d'un genre nouveau, qui prenaient des risques, inventaient une nouvelle syntaxe, des rythmes déstructurés plus en adéquation avec la réalité américaine contemporaine : le battage médiatique, la colonisation du langage par les ventes en ligne, et des approches scientifiques plus conscientes de la réalité. Cette rébellion discrète de la sensibilité individuelle initiée par *Harper's Magazine* était tout autant dirigée contre l'usage intempestif et décontextualisé de slogans que contre une lecture en noir et blanc de la réalité. Ce qui m'a le plus séduit, c'est la promesse du ticket en or, qui pouvait vous conduire là où vous vouliez. Pourtant, il était difficile d'imaginer un film comme *Pretty Woman* mettant en scène un journaliste au bon cœur recevant des cadeaux d'un bel inconnu et devenant riche.

Le pays doré des Mini-Moo's

L'Amérique que je connaissais et que je chérissais était un endroit plus ou moins innocent, un grand pâturage vert pour bovidés, où les enfants faisaient l'école buissonnière, leurs grands frères fumaient de la méthamphétamine, le fermier était chassé de ses terres par la banque, et sa femme perdait les économies de la famille au poker en ligne. J'ai rencontré un homme qui planquait des bombes nucléaires dans des trous dans le désert du Nevada avec sa grue. J'ai rencontré quelques centaines de personnes dont la vie a croisé la mienne et dont les ombres survolent çà et là ces pages, des artistes à deux balles et les personnes qu'ils ont blessés. J'ai acheté un seau à pièces au Sands Hotel and Casino à Las Vegas ; une collection d'affiches murales anarchistes à Eugene, dans l'Oregon, vers 1999 ; une fausse lettre du président John F. Kennedy ; une collection de romans de Robert Stone et Haruki Murakami. Je pensais que je savais où l'histoire nous menait, il était question d'un pays sans ennemis se désintégrant en poussière interstellaire – l'histoire de mon propre psychisme comme s'il s'agissait de quelque chose de bien réel.

Ce qui suit, alors, peut être lu comme une sorte de récit excentrique, émanant des eaux usées et de la violence de Woodstock 99 ou encore des radicaux antiglobalisation d'Eugene. Au-dessus de ces scènes planent des anges plus sombres, tel James Kopp, qui a assassiné le Dr Barnett Slepian, lequel avait fait avorter des adolescentes terrifiées. Vrai croyant, James Kopp était également un enfant des années 1960, horrifié par la désintégration de ce que les conservateurs appellent le sens de la morale. Ce que nous avons tous en commun, c'est la recherche d'un point permettant d'atteindre l'équilibre intérieur et extérieur.

Écrire pour la presse est un jeu qui se joue avec des règles différentes de celles de la littérature. La collision entre sensibilité et réalité est, en partie, fonction de vitesse. Il faut être prêt à foncer lorsque vous êtes sur le terrain, carnet de notes en main. Une personne ne peut absorber ces impacts répétés qu'un nombre limité de fois. Je suis

Le pays doré des Mini-Moo's

allé en Californie et j'ai trouvé des systèmes pyramidaux qui ont poussé des immigrants russes à vendre du temps précieux à leurs amis et à leurs voisins. Je suis allé en cure de désintoxication et j'ai trouvé des singes fumant du crack, enfermés dans des cages.

Mes prémonitions dans les taxis et les dîners selon lesquelles il y avait quelque chose d'étrange dans l'air se sont révélées justes, mais je cherchais aux mauvais endroits. Au coin de mon appartement à Brooklyn se trouvait la mosquée où les premiers cerveaux des attaques du World Trade Center avaient l'habitude de se réunir. Je n'ai jamais cru en la politique comme réponse à quoi que ce soit. Les terroristes n'y croyaient pas non plus. Ils croyaient au meurtre. Après les attentats du 11 septembre 2001, je me suis d'abord assuré que mon frère était sain et sauf, et puis je me suis rendu sur les décombres du Pentagone, où le secrétaire de la Défense a décrit ce qui nous attendait comme une deuxième guerre froide, une déclaration qui a fait les gros titres de la nuit en Allemagne, mais qui n'a pas été relayée chez nous. Je suis resté à la maison pendant un an, assis à écouter des disques, j'ai épousé la fille avec qui j'étais lorsque les avions ont heurté les tours. Je l'aime tellement. Lorsqu'elle est tombée enceinte, nous nous sommes installés au Montana, qui est vraiment le plus bel État.

Tandis que le monde changeait, il me semblait de plus en plus que ce que je faisais dans la vie était à la fois difficile et honteux, un mélange face auquel je me sentais incompris. J'explorais un sujet complexe pendant quatre ou cinq mois et je retournais à Manhattan; et là je ressentais de la honte parce que le monde que je voyais était si différent de ce que mes éditeurs voyaient. J'avais honte de ma faculté à altérer juste assez ma voix pour imiter celle des autres écrivains et parvenir à faire imprimer mon travail. J'avais honte de céder sur des faits et des points de style qui changeaient la signification de ce que j'avais vu et écrit. J'avais eu honte, à l'approche de la quarantaine, d'avoir un compte bancaire vide. J'avais l'impression d'être un branleur.

Le pays doré des Mini-Moo's

J'en suis venu à la conclusion que le don américain du pardon est à la fois le point le plus fort et le plus faible de notre caractère national. Nous oublions ce que le reste du monde est obligé de se rappeler.

Le dirigeable Goodyear à bord duquel j'ai volé en revenant du Super Bowl était baptisé "L'esprit de l'Amérique". Lorsque j'ai serré la main du président lors d'une levée de fonds au Texas, j'ai été impressionné par sa poigne. Le centre commercial où se tenait la levée de fonds, la Houston Galleria, était célèbre pour sa patinoire où les patineurs effectuaient des sauts de valse à la mi-juillet. Ce sont des choses dont je me souviens. Si ce n'était pas pour le pétrole, et le prix que nous sommes prêts à payer pour le pétrole, les djihadistes saoudiens qui ont balancé les avions dans les tours vivraient encore leurs rêves fervents de perfection divine dans des tentes en peau de chèvre dans le désert d'Arabie. Je vois les djihadistes comme les cousins sauvages des hippies qui vivaient dans des bus dans les bois de l'Oregon. Seul le plus saint des illuminés survivrait à l'agonie d'une planète mourante. Cela craint vraiment d'être élevé à base de tofu et de riz.

Ce qui est excitant, quand on écrit pour la presse, c'est que le jeu peut être gagné ou perdu à la dernière minute, alors que l'éditeur sape le rythme du premier paragraphe, ou que le correcteur découvre que la scène d'ouverture de votre article n'était pas décrite de la même façon dans l'un de vos carnets. L'écriture, celle dont il est question dans les romans et les poèmes, aspire à la perfection esthétique – à la beauté formelle d'une peinture ou d'une photographie. Écrire pour des magazines, c'est comme faire du sport. Rien ne va exactement selon le plan prévu, mais tôt ou tard vous pouvez éprouver quelques instants de perfection au milieu de la mêlée. Ma carrière dans la presse est officiellement terminée, mais je vais continuer à écrire pour les magazines, bien sûr, à condition que mes employeurs continuent à publier mon travail. La triste vérité est que je ne connais pas d'autre genre de vie.

